

Près d'un lac, un photographe grandit, le regard happé par son miroir, sans savoir que déjà gonfle en lui le désir d'en capturer l'esprit, comme s'il devait s'y confondre pour en surprendre le poulx et se sonder lui-même. Il veut se mettre à l'écoute des eaux pour reconnaître ce qui, en ses profondeurs, remue. La masse est immense. À certains endroits, l'horizon fait défaut, à un point tel qu'il pourrait croire que c'est la mer qui s'étend devant lui. Dans cette rencontre avec les eaux noires du lac, les courants jouxtent des éclats de lumière, les rendent à la surface en de miroitants oracles. Mais, dès que le photographe s'arme de son appareil pour capter son essence, le lac se brouille ou se rétracte, comme les images qu'il en tire, indomptable(s).

Quand, pour la toute première fois, le photographe s'attelle à un périple autour des grèves, de longues et fortes pluies viennent gonfler des eaux de fontes déjà préoccupantes. Sur le lac, depuis des jours, les vents de traverse soufflent sur les glaces lourdes de neige, pendant que, sous sa surface, loin du regard, les eaux de la Péribonka, de l'Ashuapmushuan et de la Mistassini s'entremêlent, pleines de rugissements qui altèrent sa cohésion. Bien vite, sur toute sa périphérie, une couronne d'eau libre forme un œil sombre, grand ouvert et vide, tourné vers l'immensité du ciel. Puis, pendant des jours et des nuits, les vagues débridées tourmentent en tous sens l'onde souillée de terres, jusqu'à ce que le miroir cède et sombre au creux des eaux. Suivant le naufrage des glaces, viennent le plus souvent les beaux jours.

Mais, ce printemps-là, sous l'objectif du photographe, les rivières continuent de se ruer vers leurs embouchures, pareilles à des troupes pris en chasse et qui font déborder le lac de toute part dans une lente hémorragie, recrachant d'innombrables dépôts aux origines obscures : bois flotté, charrié tout l'hiver, algues et herbes lacustres, sables et sédiments de toute sorte venus des confins du territoire, mêlés aux écailles et aux plumes des dépouilles de poissons et d'oiseaux broyés par la fonte. Les heures comme les paysages se délitent dans une lenteur insupportable pour les riverains qui assistent, vulnérables, à la disparition de ce qu'ils croyaient devoir leur survivre.

Sur une pointe où se dresse une maison menacée, une femme découvre le cadavre d'une grande faune. L'animal emporté par une marée lointaine gît

sur la grève, dénudé de pelage. Son cuir nu retient avec peine les chairs noyées, on ne sait d'où ni depuis quand, et qui empestent. Pour un peu, cette frontière élastique qui retient, donne à peine forme au corps de l'animal, va rompre, exploser, se répandre sur la grève pour terminer sa dissolution, ravalée par les flots. Au-delà de ce corps, la femme y voit un signe que le lac lui déleste : la mort navigue vers elle, on ne saurait en douter. Pendant des jours, elle cherche à museler cette certitude, espérant la garder de la sorte en latence. Mais l'augure macabre embourbe sans répit son esprit, s'y débat, comme l'animal surpris par la noyade, tous les deux lourds à contenir sans perte ni débris.

Tout autour du lac, la nouvelle de la présence de ce grand mammifère se propage, ce qui attire le photographe. Venu le rejoindre sur la berge, la femme aux abois lui fait part de sa funeste vision, espérant peut-être qu'il la capture et, en l'emportant avec lui, brise l'envoûtement. Mais le photographe ne voit pour l'instant rien d'autre qu'une bête crevée, insensible au présage de la femme qui sait bien ne pas pouvoir échapper au passeur venu la prendre pour l'amener vers l'autre rive. En se glissant en chambre noire numérique, après de nombreuses manipulations pour faire surgir le sens des images qui résistent, refusent de donner à voir ce qu'elles semblaient promettre, le photographe les abandonne jusqu'à les oublier complètement, et avec elle le récit prophétique.

Arrivent les jours radieux de l'été. Sur la rive opposée à celle ayant reçu le cadavre, le photographe choisit de traquer autrement le lac et part à la recherche d'une matière subtile qui palpite peut-être à la jointure des eaux et de la terre. Les pluies printanières se sont épuisées depuis longtemps, sont oubliées même, tant le soleil darde avec vigueur contre le disque étincelant du lac, et ses flots s'évaporent, se rétractent. L'estran de la sorte asséché révèle de longs rubans de grains précieux qui ondulent contre les sables noirs et magnétiques. Au-dessus de ces cobalts et ces carmins cachés sous l'eau depuis un siècle, l'horizon semble se dissoudre en nappes ardentes, et partout où se pose l'objectif, l'image vacille, tantôt mirage, tantôt fantôme, et se dilue dans l'air cendré par des incendies dévorant de très lointaines forêts, qui noient le jour et rendent le souffle court. Si le photographe plante trop longuement son regard vers ces sédiments, ses yeux brûlent, l'empêchent d'entrevoir si la mémoire du village qui y est ennoyé

peut y poindre. Mais la plaine scintillante ne livre rien de cette ancienne montée des eaux, pas plus qu'elle ne sait raconter la fuite en pleine nuit des villageois qui y vivaient, tirés du sommeil par l'artificielle inondation, quittant incrédules, les mains vides, leurs maisons, pour regagner la pinède. Il faut fuir le jour et retrouver l'ombre pour espérer, peut-être, repérer leur présence, là où, pendant les premières heures de ce malfaisant équinoxe, sous la faible lumière des étoiles du début de l'été, ils avaient assisté, eux aussi, dans la même impuissance, à la lente invasion des flots leur ravissant tout ce qu'ils avaient cru devoir leur survivre.

En suivant le parfum pesant des épinettes surchauffées, le photographe se glisse là où les villageois disparus ont jadis cherché refuge et traque leur souvenir par les étroits corridors battus par de grands cervidés. Seuls les pelages arrachés par les branches trahissent le passage de cette harde, celle d'où s'était peut-être détaché l'animal dénudé, retrouvé mort sur l'autre rive. Dans le craquement sec des ramilles que le photographe brise en s'infiltrant, il ne perçoit pas les signes de l'extinction en devenir. Entre les racines superficielles qui s'exposent comme des tendons, là où il pose pied, le tapis de mousse desséchée se fracture, révèle des strates sombres d'où s'élèvent des légions de nymphes qui s'accrochent aux carex et aux saules tout autour. Chaque lieu capturé par le photographe devient une future embuscade. Quand les grandes faunes grégaires passeront et repasseront là où il s'est arrêté, les nymphes devenues tiques se jetteront sur leurs chairs, les infestant de larves, prêtes à en boire le sang la saison froide venue. Les bêtes lentement anémiées tomberont une à une sur la grève, et quand reviendront les beaux jours, leurs dépouilles seront effacées par les eaux.

Puis, les revoici venues, les sombres heures de l'hiver où la mort est une affaire discrète. La surface du monde a été emportée sous un épais tissu d'instables métamorphoses. Enclos dans son laboratoire, le photographe laisse peu à peu le charme des ombres et des lumières transmuier son regard. La forme lourde et confuse du monde qu'il a jadis capturé s'en trouve ainsi purifiée : le masque du réel tombe, le seuil imposé par la matière est franchi, libérant une nouvelle substance. Mais pour faire naître ces spectres, le photographe doit faire offrande de lui-même. Aussi, d'image en image, apprivoise-t-il la mort qu'il porte, la sienne comme celles de ses ancêtres, dont certaines sont noyades, s'assurant de

la sorte que les existences qui surgissent s'arrachent avec fulgurance aux noirs denses de l'abîme.

Dans les bois ourlant le lac gelé, des pistes erratiques se perdent dans la neige, trahissent la lutte finale des bêtes dont chaque faux pas coûte. Enfoncés jusqu'au garrot, le sang pulsé violemment, à en faire exploser leurs veines, ils laissent échapper leurs derniers souffles, lents, profonds, arrachés avec désarroi de leur grande cage thoracique et qui remplissent l'air.

Blottie dans sa maison, la femme hantée par le présage semble avoir une oreille pour ces râles ultimes. Dans son esprit, une débâcle aussitôt explose, et avec elle un torrent aveuglant, une lumière qui percole dans tout son corps. Une frontière vient de rompre et des images par milliers se dissolvent, ni d'hier, ni d'aujourd'hui, et saturent toute sa mémoire, tandis que les secondes s'étirent, visqueuses, puis se referment inéluctablement, dans une étrange noyade. Les plis du temps se renversent sur eux-mêmes, lui donne à voir furtivement le mince cordon la reliant à ce qui devait advenir, comme si ce temps était lui aussi emporté par une puissante crue, le faisant se répandre là où il s'était déjà écoulé, comme une vague qui, en frappant un récif, se fend et revient sur elle-même avant d'être à nouveau emportée, pour voir son cours à jamais transformé. Toute l'âme de la femme s'élève dans cet instant, sans comprendre que l'oracle vient de s'accomplir. Sans heurt, elle vient de crever la surface du monde pour finalement passer de l'autre côté du miroir et devenir éternité.